

## CORONAVIRUS : DE LA PEUR À L'ESPOIR

de William Ospina

*Poète, essayiste et romancier colombien, et sa vision des signaux qu'envoie à l'humanité la crise du coronavirus. Il appelle à partager la curiosité, la peur et la fragilité, et nous invite à utiliser ce temps pour méditer et créer.*

**Ce sont des choses qui semblent n'arriver que dans les contes : être obligé de rester à la maison, fréquenter à nouveau les enfants, travailler à distance, consommer seulement l'indispensable, prendre soin de garder en réserve l'essentiel, préférer respirer l'air pur, contourner les villes, éviter les contacts. Écoles fermées, commerces barricadés, spectacles suspendus, usines paralysées. D'un instant à l'autre, les économies s'effondrent, les monnaies collapent, les transports s'arrêtent...Que nous dit la Terre ?**

**Lorsqu'a eu lieu la dernière grande pandémie, celle de la grippe espagnole de 1918, c'était autre chose. Il s'agissait d'un événement planétaire, mais il a été partout vécu comme un événement local. À présent, pour la première fois, nous sentons que ce qui nous arrive est la même chose sur la planète entière. Cette société ultra informée et ultra globalisée nous offre l'expérience nouvelle de partager la curiosité, la peur et la fragilité de toute l'humanité, nous fait nous comporter comme une seule espèce.**

**Il est étrange de sentir pour la première fois (auparavant c'était différent, et c'était les autres...), que la substance même de la civilisation est perturbée et chancelle. Nous sommes sur le point de nous souvenir de ces vieux oracles qui déchiffraient des signes dans le vol des oiseaux, des messages dans les événements naturels et dans les tragédies de l'histoire. Plus rien ne semble le fait du hasard, pas même la forme des nuages, et en fin de compte ce qui nous est révélé, c'est à quel point nous sommes reliés, et de quelle étonnante manière est tissé ce monde. Alors chacune et chacun d'entre nous se demande ce que ça veut dire...**

**Que nous sommes trop nombreux à présent ? Que dévorer des animaux est dommageable ? Que la plupart de nos préoccupations sont vaines ? Que la lenteur et la solitude sont préférables ? Que les villes, au delà de certaines limites sont une erreur et un piège ?**

**Que le modèle économique dans lequel nous vivons n'est pas seulement inégal et injuste, mais aussi absurde, et étonnamment fragile ? Que les corporations peuvent s'effondrer avec la même facilité que les êtres humains ? Que ce que nous nommons *pouvoir* est un brin d'herbe au vent de l'histoire ? Que, de même que Richard qui était, à la fin, prêt à échanger son royaume contre un cheval, il est un moment où nous échangerions toutes nos richesses contre un peu d'air pur dans nos poumons, contre une gorgée d'eau ?**

**Tout cela nous rappelle que l'on peut vivre sans avion mais pas sans oxygène. Que ceux qui travaillent le plus pour la vie, ce ne sont pas les gouvernements, mais les arbres. Que le bonheur repose sur la santé, comme le voulait Schopenhauer. Que, comme le disait un auteur latin, la religion ne consiste pas à s'agenouiller, prier et supplier, mais à tout contempler avec une âme tranquille. Que même si nous humains nous consacrons nuit et jour à raréfier la vie, à empoisonner l'air, à négliger les autres vivants, à altérer les rythmes de la nature, et à détruire les équilibres, il se trouve que le monde porte un savoir plus ancien, et tout un système de climats qui se complètent, de vents dévastateurs, de catastrophes**

**compensatoires, de silences forcés, de quiétudes obligatoires, d'armées invisibles qui tracent des lignes rouges, réparent les dégâts, contrôlent les excès, imposent la modération et équilibrent la Terre.**

**Après avoir passé des siècles à accumuler des connaissances, à évaluer notre intelligence, à vénérer notre audace, à adorer notre force, le temps est venu de célébrer aussi notre fragilité, de rendre justice à notre étonnement, de respecter notre peur.**

**Et puis il y a quelque chose de poétique dans la peur : elle nous enseigne les limites de la force, la frontière de l'audace, la véritable valeur de nos mérites. Comme la mer, elle peut nous montrer le lieu où quelque chose nous dépasse. Comme la gravité, elle nous désigne les puissances qui sont au dessus de la nôtre. Comme la mort ou comme le corps lui-même, elle nous révèle quels commandements nous ne pouvons pas violer, qu'est ce qui n'est pas permis, quelle frontière est sacrée. Et elle ne le fait pas par des admonestations, des discours ou des menaces, mais par un langage sans mots, efficace et subtil comme un oracle, qui œuvre « sans offense et sans colère » comme l'a dit un poète, un langage lumineux et inflexible comme une flamme.**

**La peur est une réaction face aux menaces du monde, l'angoisse, une réaction face aux menaces de l'esprit et de l'imagination. Elles rendent évident le mystère du monde, ravivent la mémoire et ses chimères, révèlent l'efficacité de l'invisible, le pouvoir de l'inconnu.**

**Elles disent que ce qui ne nous détruit pas nous rend plus forts. Cette imminence du désastre pose aussi une touche de magie funeste sur ce qui semblait sous contrôle, une saveur d'hallucination sur nos jours, libère une rafale de folie sur ce qui est établi, une étincelle divine sur la prose du monde.**

**Alors nous sentons que nous avons quelque chose à apprendre de ces alarmes et de ces dangers. Si le plus stable se convulse, elles nous montrent que tout peut changer, et pas nécessairement pour le pire. Si la tempête nous fait trembler, nous pouvons, nous aussi, être la tempête. Et au cœur de la tempête il peut y avoir, comme le disait Chesterton, non pas la furie, mais le sentiment et l'idée.**

**Dans cette pause de patience et de peur on découvre un sens nouveau aux méditations d'Hamlet et aux délires de Don Quichote, aux conseils du Christ et aux questions de Socrate, aux rêves de Shéhérazade et à l'ivresse d'Omar Khayyâm. Puisqu'il y a un monde fatigué et malade qui craque et s'écroule, il doit bien y avoir un monde neuf, en gestation, et qui nous défie.**

**Tout à coup nous avons envie de nous écrier, avec Barba Jacob : « Donnez-moi du vin et emplissons de cris les montagnes ! ». Ou de dire, comme Nietzsche : « Et que chaque jour où nous n'avons pas dansé au moins une fois soient perdu pour nous, et que toute vérité qui n'apporte pas avec elle au moins une joie nous apparaisse comme un mensonge. »**